

PRÉFACE

La découverte d'un texte ancien inédit dans des archives, publiques ou privées, est toujours un événement pour l'historien, souvent même empreint d'émotion. À plus forte raison quand la pensée de son auteur s'y exprime avec clarté. Tel est le cas de la dissertation latine sur la reproduction des plantes écrite par Linné au milieu du xviii^e siècle, que l'on va lire ici pour la première fois dans une traduction française d'époque. Qui veut connaître son avis – souvent tranché – sur certaines des grandes questions scientifiques qui agitent alors la communauté des naturalistes européens peut désormais commencer par lire *Sponsalia plantarum*.

Prenant la forme d'un long parallèle entre l'anatomie et la physiologie des animaux et celles des végétaux, et pas seulement sur la question de leur reproduction, le texte confirme d'abord un certain nombre des singularités de l'œuvre linnéenne relevées depuis longtemps par les historiens des sciences. En premier lieu la religiosité qui imprègne tous ses discours : « c'est Dieu qui au commencement créa tous les êtres vivants », explique Linné d'entrée de jeu. Tout

dans la nature démontre la sagesse du Créateur et la perfection de son œuvre. Il y a aussi le ton caractéristique, souvent péremptoire, avec lequel il dénonce les absurdités des uns ou les errements des autres. Mais *Sponsalia plantarum* corrige aussi plusieurs idées reçues sur Linné. Souvent présenté comme une figure austère des pâles Lumières suédoises, toujours enfermé dans les catégories aristotéliennes, on le découvre ici au contraire parfaitement informé des travaux scientifiques menés de son temps dans toute l'Europe (et même en Amérique avec ceux de James Logan), constellant son propos des noms de Harvey, Malpighi, Leeuwenhoek, Maupertuis, Réaumur ou encore Bernard de Jussieu. Seul Buffon, son grand adversaire, manque à l'appel. Linné connaît manifestement en détail l'œuvre de ces savants, même s'il est loin d'en toujours partager les conclusions : il refuse ainsi le préformationnisme, qu'il soit oviste ou animalculiste. À l'inverse, seules quelques grandes figures de l'Antiquité, à l'exemple de Pline, sont mentionnées, car il méprise leurs « effervescences ». Aristote lui-même est absent. C'est donc ici un Linné résolument moderne qui se révèle, manifestant pour la microscopie et l'anatomie un intérêt qu'on ne lui soupçonnait pas, menant à bien des expérimentations, et qui ironise sur les fables auxquelles adhère le vulgaire. Comment, par exemple, continuer à croire en la génération spontanée après les travaux de Redi ? D'autant qu'il n'appartient qu'à Dieu de créer la vie, et non au hasard. *Sponsalia plantarum* donne aussi à voir des facettes moins habituelles de la personnalité de Linné. Dépeint le plus souvent comme autoritaire, voire despotique, il apparaît ici à plusieurs reprises d'une grande humilité, comme lorsqu'il reconnaît sans détour que la manière dont s'opère la reproduction

chez les animaux « est encore à peu près un mystère » ou qu'on ignore la fonction du nectar chez les fleurs.

Une fois soulignée la valeur historique et scientifique du texte latin de Linné, on peut se demander quel est l'intérêt d'en publier une traduction française du XVIII^e siècle au lieu d'en donner une traduction d'aujourd'hui. Après tout, il ne viendrait à l'idée d'aucun metteur en scène actuel de monter *Le Roi Lear* ou *La Tempête* dans une version française du XIX^e siècle, et Shakespeare est sans cesse retraduit pour en souligner la modernité. Or, précisément, le grand péril qui guette l'historien des sciences est celui de moderniser une pensée d'hier, de l'éclairer à la lumière des connaissances d'aujourd'hui. Mais ce péril s'estompe si on aborde l'œuvre scientifique ancienne par le biais de la lecture qu'en ont faite ses contemporains. Les mots, les concepts sont alors exprimés avec justesse, au plus près des respirations de l'auteur, sans être dénaturés par des points de vue rétrospectifs. C'est d'autant plus important dans le cas de la prose linnéenne qu'elle manie un lexique particulièrement suggestif, aujourd'hui comme encore plus hier, qui abonde en métaphores anthropomorphiques plus ou moins évocatrices, quoique jamais vulgaires. Fort de l'analogie entre reproduction animale et reproduction chez les plantes qui court d'un bout à l'autre de *Sponsalia plantarum*, il n'est question que de transports amoureux, de maris (entendre étamines) et de femmes (entendre pistils), de polygamie, de lit nuptial, de testicules, de vulve, de sperme et autres termes transparents. On pourrait presque dire que cette dissertation n'est pas à mettre entre toutes les mains, comme d'ailleurs l'ensemble du système sexuel au moyen duquel Linné répartit les plantes dans 24 classes. Or c'est là l'un des points intéressants de la réception de son œuvre : la simplicité

et l'efficacité de sa classification, de sa nomenclature binominale (elle n'est pas encore systématisée dans *Sponsalia plantarum*), en même temps que le laconisme de sa langue, vont séduire un large public, notamment féminin, à l'image de Victorine de Chastenay qui a sans doute suivi la traduction qu'on va lire. Public qui, encouragé par Jean-Jacques Rousseau, va désormais herboriser, confectionner des herbiers, bref faire de la botanique un loisir savant à la mode.

Il est donc essentiel, pour ne pas tomber dans des analyses anachroniques résumant l'histoire des idées scientifiques à une collection plus ou moins chronologique de résultats « décisifs » émanant de « génies méconnus » et de « précurseurs », de disposer de textes de première main comme celui-ci. Car c'est simultanément la pensée d'un auteur et celle de ses lecteurs contemporains qui y sont enregistrées. Ici seul Linné juge les travaux de ses contemporains, et aucun tribunal de l'histoire des sciences ne vient parasiter ses décrets. Lire *Sponsalia plantarum*, c'est prendre connaissance, à sa source même, sans filtre, d'une pensée qui a déjà commencé, depuis la parution de la première édition du *Systema naturae* en 1735, à changer le regard des naturalistes sur le monde vivant qui les entoure. Une pensée que le travail précis et respectueux de Gilles André et de Marc Philippe permet désormais à tout un chacun d'apprécier dans toute sa richesse et aussi toute la beauté poétique d'un cheminement parmi des fleurs quelque peu impudiques. Au reste, davantage encore qu'aux noces des plantes, c'est à celles de la nature dans toute son exubérance qu'il nous est ici donné d'être les spectateurs admiratifs.

Pascal Duris

Université de Bordeaux